

Le problème des cycles économiques de longue durée

Paolo Sylos Labini, Geneviève Vailland

Citer ce document / Cite this document :

Sylos Labini Paolo, Vailland Geneviève. Le problème des cycles économiques de longue durée. In: Économie appliquée, tome 3 n°3-4, Juillet-Décembre 1950. pp. 481-495;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoap.1950.3812>;

https://www.persee.fr/doc/ecoap_0013-0494_1950_num_3_3_3812;

Fichier pdf généré le 23/08/2023

LE PROBLÈME DES CYCLES ECONOMIQUES DE LONGUE DUREE

L'analyse faite par Schumpeter dans ses *Business Cycles* pose le problème des cycles économiques de longue durée.

Dans cet article, je remonterai aux origines et à certains développements de la discussion et je rappellerai quelques questions particulières que soulève l'analyse de Schumpeter.

I. — Le problème est abordé d'une manière systématique par Pareto dans un essai publié en 1913 (1). Cet auteur commence par considérer les données du commerce général extérieur de la France de 1799 à 1910. Il remarque que « Si l'on dessine un diagramme avec les données et si l'on observe attentivement la courbe ainsi obtenue, on voit principalement trois sortes de variations : 1°) les variations accidentelles; 2°) les variations de courte période; 3°) les variations de longue période » (2).

En ce qui concerne les variations de longue période, on s'aperçoit que la courbe, si l'on fait abstraction des variations accidentelles et de courte durée, n'a pas une allure uniforme. A des périodes de croissance rapide succèdent des périodes de faible croissance ou de dépression suivies de nouveau par d'autres périodes de croissance. Par exemple, de 1852 à 1873, il y a période de croissance rapide, interrompue par la guerre de 1870-71; elle est suivie par une période de faible croissance

(1) PARETO « Quelques relations entre l'Etat social et les variations de la prospérité économique », *Revue Italienne de Sociologie*, sept. 1913.

(2) Rappelons que Maffeo Pantaleoni accueille cette classification de Pareto et prend en considération les « variations de longue période » dans l'expérience judiciaire qu'il a faite à l'occasion de la controverse entre la société française « Arbel » et l'Administration italienne des chemins de fer, expérience qui fut ensuite publiée dans les *Annales d'économie*, sous le titre « La Crise de 1905-1907 » (Vol. 1, 1924-25 ; voir spécialement les pages 322-327).

ou de dépression de 1873 à 1897. Puis vient, de nouveau, une période de croissance rapide de 1898 à 1911. Des périodes semblables, mais dans des proportions beaucoup plus faibles, se remarquent également dans les années antérieures. Par exemple, de 1806 à 1810, on décline; de 1816 à 1824 vient une période de dépression; puis une période de croissance de 1832 à 1846.

Il étend ensuite l'analyse et l'approfondit, en examinant, à l'aide d'une méthode d'interpolation précédemment décrite dans deux articles (3), les séries statistiques suivantes : allure du commerce extérieur français, anglais, belge et italien; émigration italienne, recette des théâtres de Paris; sommes recueillies au « Clearing House » de Londres; production d'or. Il conclut que « dans les pays considérés, il y a eu trois périodes économiques bien distinctes : 1°) une période de progrès rapide, de 1854 à 1872; 2°) une période de progrès ralentis (en Italie, de régression) de 1873 à 1897; 3°) une nouvelle période de progrès rapide de 1898 à nos jours, période qui peut être sur le point de se terminer attendu que divers signes précurseurs se sont déjà manifestés ».

Les changements politiques et sociaux survenus dans ces périodes sont reliés aux variations de la prospérité économique. Pour montrer la fécondité d'une telle analyse, Pareto présente des exemples suggestifs, tirés de l'histoire française et de l'histoire italienne. A la fin, il reprend la prévision qu'il avait sommairement esquissée : il est très probable que nous approchons d'une période de faible accroissement de la prospérité économique, semblable à celle que l'on a observée de 1873 à 1898; et ajoute que, sous certains aspects, cette période de dépression ou de faible croissance de la prospérité économique commence dans des conditions beaucoup plus mauvaises que la période correspondante de 1873 à 1898.

Dans un second essai Pareto examine une autre classification : 1°) les oscillations de longue durée; 2°) les oscillations de durée moyenne; 3°) les oscillations de courte durée

(3) PARETO : « Quelques exemples d'application des méthodes d'interpolation à la statistique », *Journal de la Société de Statistique de Paris*, novembre 1916. « L'interpolation et la recherche des lois économiques » *Journal des Economistes*, mai 1907 et juin 1908.

(4). Il se limite de nouveau à l'étude des oscillations de longue durée et examine, en se servant de la méthode d'interpolation rappelée ci-dessus, d'autres séries statistiques relatives à l'économie italienne (commerce extérieur, sommes recueillies par les chambres de compensation, revenus des postes, des télégraphes et des téléphones, rapport des taxes sur le chiffre d'affaires, revenus de l'Etat). Il confirme toutes les conclusions auxquelles il était arrivé et reprend, cette fois avec une plus grande assurance, sa prévision. « Nous ne pouvons rien dire « des petites et moyennes oscillations qui suivront la paix (il « écrit en 1917); mais en ce qui concerne l'oscillation de longue durée qui est en train de venir, nous pouvons dire « d'une manière générale qu'elle sera une oscillation de dépression économique, donc de vives luttes sociales. La perturbation apportée par la guerre viendra aggraver les dissensions signalées dans l'article « Alcune Relazioni fra lo stato sociale e le variazioni della prosperità economica. » « (Revue Italienne de Sociologie, Septembre 1913), et accroître l'intensité de la dépression économique et des besoins sociaux. »

Dans son « Trattato di sociologia generale (par. 2318) » Pareto, considérant les oscillations de moyenne et longue durée, note : « Dans les périodes de resserrement économique, « la quantité d'épargne disponible augmente; ainsi se prépare « la période suivante de développement rapide de la prospérité économique, pendant laquelle diminue la quantité « d'épargne disponible et se prépare une nouvelle période de resserrement et ainsi de suite indéfiniment. »

Quant aux diverses oscillations (Par. 2338), il revient en général aux notions qu'il avait déjà exprimées dans son *Manuel* et dans son *Cours* : « En réalité, les oscillations sont « interdépendantes des divers éléments qui constituent le « phénomène social, comme le sont eux-mêmes ces éléments. « Elles sont de simples manifestations de variations dans « les éléments. Si l'on veut employer à tout prix le terme « trompeur de « Cause » on peut dire que la période décroissante est la « cause » de la période de progression qui la

(4) « Forme de phénomènes économiques et prévisions », *Revue de Science bancaire*, sept. 1917 — Cet essai ainsi que le précédent furent réimprimés avec d'autres dans le volume « *Faits et Théories* » (Vallecchi, Firenze, 1920).

« suit et vice versa ; mais cela signifie seulement que la « période de progression est invariablement associée à la « période précédente de dépression et vice versa. »

Il semble évident que Pareto ne pensait pas proposer une véritable hypothèse pour expliquer les oscillations de différente durée. Le premier des deux passages cités ne contient, en effet, qu'une suggestion en la matière. La proposition contenue dans le second passage « la descente est la « cause de la montée et vice versa » (proposition qui, du reste, avait été déjà exprimée par Clément Juglar) peut être acceptée ; mais elle ne fait que mettre en pleine lumière la tâche écrasante qui attend celui qui étudiera les cycles économiques : elle est un point de départ et non d'arrivée. Pareto observe que « les oscillations très brèves... reflètent l'ac- « tion de forces momentanées, éphémères » et que « celles « qui se développent en périodes assez longues reflètent des « forces d'une certaine durée » (Par. 2338) ; mais il n'explique pas quelles sont ces forces et comment elles opèrent. Il faut néanmoins remarquer que Pareto se rendait pleinement compte de la nécessité de laborieuses recherches sur le problème des cycles. Il convient surtout de dire que le fait d'avoir été le premier à étudier le problème des « oscillations de longue durée », constitue sans aucun doute un grand mérite. On ne peut manquer d'observer que la prévision, sur laquelle il insista, aussi bien dans les deux passages cités que dans d'autres écrits, peut être considérée aujourd'hui comme correcte. L'analyse des relations entre les oscillations de longue durée et l' « état social » est aussi profonde qu'instructive, non seulement pour les économistes, mais aussi, me semble-t-il, pour les historiens.

2. — Après la première guerre mondiale Kondratieff consacre quelques études, de caractère empirique, au problème des cycles longs ; il pense qu'ils sont « inhérents à l'essence de l'économie capitaliste » et qu'ils reviennent périodiquement (5). Au cours d'autres études, Kondratieff, dans

(5) La première étude fut publiée en Russie en 1922. Une autre parut en 1926 dans la Revue *Archiv für Sozialwissenschaft* ; des parties essentielles de cette étude furent ensuite traduites en anglais et publiées en 1933 dans la *Review of Economic Statistics*.

AVANT KONDRATIEFF, comme le rappelle MITCHELL (*Business Cycles, The Problem and its Setting*. National Bureau of Economic Research

le but d'expliquer ces cycles et en même temps de montrer les raisons de leur possible périodicité, émet l'idée suivante : (6).

« La base matérielle des cycles longs est l'usure physique, la reconstitution est l'accroissement des biens de production dont la production réclame de grands investissements ; elle consiste en un long processus... De grands investissements demandent d'importants capitaux liquides :... avant qu'une progression de longue durée puisse commencer, il est nécessaire qu'une importante somme de fonds liquides soit disponible. »

Selon ce que rapporte Garvy, il semble que Kondratieff ait vraiment pensé qu'une telle idée (qui ressemble à celle de Pareto) pouvait vraiment constituer une hypothèse, au sens scientifique du mot. Kondratieff essaie de « démontrer » son hypothèse; mais si l'on s'en tient à ce que rapporte Garvy, cette démonstration n'existe pas. Il ne semble pas que Kondratieff aille au delà de vagues questions de principe et de considérations génériques. Peut-être ne pouvait-il pas en être

1927 p. 227) le problème des cycles longs a été examiné par un savant hollandais, VAN GELDEREN en 1913.

Pour ceux qui désireraient approfondir les problèmes des cycles de longue durée, voici quelques indications bibliographiques : E. WAGEMANN, *Economic Rhythm*, Mc Graw-Hill, New-York, 1930, chap. IV, p. 77 ; A. H. HANSEN, *Economic Stabilisation in an Unbalanced World*, Harcourt, New-York, 1934, p. 93 et suiv., et *Fiscal Policy and Business Cycles*, Norton, New-York, 1941, p. 27 et suiv. ; R. MARJOLIN, *Prix monnaie et production. Essai sur les mouvements économiques de longue durée*, Université de Paris, 1941 ; N. SILBERLING, *The Dynamics of Business*, McGraw-Hill, New-York, 1943, p. 54-58 ; L. DUPRIEZ, *Des mouvements économiques généraux*, Institut de Recherches Economiques et Sociales, Louvain 1947. Pour une discussion critique du problème des cycles longs voir : W. C. MITCHELL, *Business Cycles*, op. cit. : S. Kuznets, *Secular Movements in Production and Prices*, Houghton Mifflin, 1930, p. 259-267, et « Schumpeter's Business Cycles », *American Economic Review*, juin 1940 ; G. GARVY, « Kondratieff's Theory of Long Cycles », *Review of Economic Statistics*, nov. 1943 ; A. F. BURNS et W. C. MITCHELL, *Measuring Business Cycles*, National Bureau of Economic Research, New-York, 1946, chap. 11 ; W. W. ROSTOW, *British Economy of the Nineteenth Century*, Oxford, 1948, p. 28-30.

(6) G. GARVY, article cité, p. 208. Dans cet article Garvy résume brièvement et discute les travaux publiés en Russie par KONDRATIEFF ainsi que les différentes et nombreuses critiques qu'ils suscitaient.

autrement. Kondratieff n'avait pas compris que, sans une analyse systématique des processus concrets de production, au cours de la totalité ou au moins d'une grande partie de la période dans laquelle on soupçonne l'existence de cycles longs, il n'est possible de « démontrer » aucune hypothèse. Sans cette analyse, on ne peut même que suggérer des idées plus ou moins ingénieuses ou plus ou moins plausibles ; mais on ne peut pas formuler une hypothèse précise et contrôlable. Schumpeter s'en est rendu compte très clairement.

3. — Avant de continuer, je désire rappeler deux points qui furent mis en évidence dans la polémique qui, en Russie, suivit la publication des travaux de Kondratieff et qui réapparaissent souvent. Les deux points sont les suivants : 1°) « des oscillations de longue durée ne peuvent s'observer que dans les mouvements des prix et de l'intérêt en longue période : en termes réels, les séries de production ne montrent pas d'oscillations qui puissent être considérées comme des cycles de longue durée dans la vie économique », 2°) les oscillations de longue durée des prix sont connues depuis longtemps et peuvent être expliquées par des facteurs également bien connus, particulièrement par des variations de la production d'or dues à des découvertes accidentelles de gisements. (7).

Le premier point, sur le terrain statistique, semble fondé : les quelques séries « réelles » que Kondratieff examine recouvrent une période trop brève (au plus un seul cycle long) ; d'autre part, il semble que l'on ne puisse se fier ni à l'interprétation statistique de Kondratieff, ni aux méthodes qu'il emploie.

Mais habituellement, on ne se rend pas compte qu'une telle critique, de caractère apparemment empirique, implique un postulat théorique spécial sur le phénomène cyclique et que des fluctuations dans l'ensemble de la production physique, ou concernant certaines productions physiques, choisies sans un critère bien défini, sont la caractéristique nécessaire de chaque genre de cycle. Un tel postulat apparaît discutable : en réalité, dans de nombreuses dépressions du « cycle économique » qui correspondrait au « Juglar » de

(7) Sur ces deux points OPARIN insista particulièrement ; les phrases entre guillemets sont de lui. G. GARVY, art. cit., p. 209.

Schumpeter, la production physique totale (dont la mesure est très problématique) ne tombe pas tout à fait autant ou tombe beaucoup moins que le niveau des prix ou de l'occupation ouvrière totale. Dans *toutes* les dépressions, les productions particulières eurent des allures très diverses : certaines tombèrent brusquement, d'autres demeurèrent stationnaires et d'autres encore continuèrent à croître.

Cette critique laisse donc le problème non résolu.

En ce qui concerne le second point, je désire rappeler les observations de Pareto qui, sur ce point également, anticipe des problèmes qui seront discutés plus tard. Dans son *Trattato di Sociologia* (par. 2296-7), il note que la production d'or augmente quand augmente la prospérité économique et qu'elle demeure constante ou diminue, quand la prospérité économique augmente moins rapidement ou diminue. Mais ces corrélations ne signifient pas que l'augmentation de la production d'or a été la cause de la prospérité économique. Elle apparaît certainement comme cause dans ses effets sur les prix... mais elle a été aussi, sans aucun doute, un effet de la prospérité.

La position de Kondratieff est semblable à celle de Pareto.

Beaucoup de ceux qui ont reconsidéré le problème plus récemment ont admis que la production d'or extraite des gisements déjà connus dépendait de l'allure économique générale, et, spécialement, de l'allure des prix ; certains gisements tendent à être exploités plus intensément quand les prix se sont affaiblis, c'est-à-dire quand le coût de production de l'or est bas et que son pouvoir d'achat est élevé ; mais ils ont nié que ceci pouvait être vrai, dans le cas de gisements découverts « accidentellement ».

Même en admettant pleinement le caractère accidentel de certaines découvertes, le problème reste entier. Ces découvertes peuvent avoir une influence notable sur l'allure des prix, mais il n'est pas tout à fait certain qu'elles aient constitué l'élément dominant des longues montées des prix, élément sans lequel de telles montées ne se seraient pas manifestées.

L'opinion de Schumpeter se rattache à sa manière de concevoir les cycles de longue durée et, même, les cycles en général (*Business Cycles*, p. 176) :

Les découvertes « autonomes » — ou « accidentelles » — des gisements aurifères altèrent simplement les con-

ditions dans lesquelles se développe l'activité des entrepreneurs. Comme nous ne nous laisserons pas de la répéter, il serait absurde de dire que les découvertes de mines d'or de Californie ou d'Australie ont provoqué la construction des voies ferrées ou que les découvertes d'or en Afrique du Sud ont amené l'« électrification » du monde économique ; l'une aussi bien que l'autre avaient commencé à se développer auparavant ; il serait absurde de dire qu'elles auraient été impossibles sans ces découvertes d'or. (8).

Beaucoup de savants considèrent comme « résolue » la question des variations de longue durée des prix. Non seulement ils acceptent, mais ils interprètent dans un sens causal, la corrélation présentée par Cassel. Ils sont donc enclins à regarder le problème des longues variations de prix comme ayant un intérêt exclusivement historique, puisque l'or ne remplit plus aucune fonction proprement monétaire. Il est peut-être opportun de réfléchir encore sur ce point.

4. — Pareto et Kondratieff se contentèrent de démontrer que dans diverses séries statistiques (surtout, sinon exclusivement, dans les séries monétaires) on peut observer des variations ou des oscillations de longue durée. Ils doutèrent l'un et l'autre que de telles oscillations pussent être expliquées en se référant, comme *primum mobile*, à la production d'or et leurs doutes semblent dignes de considération. Mais ni l'un ni l'autre ne réussirent à entrevoir une hypothèse précise et contrôlable.

Schumpeter parvint-il à percevoir une telle hypothèse ? Si les innovations sont à l'origine des fluctuations cycliques, on ne peut pas s'attendre à ce qu'elles donnent lieu à un unique mouvement ondoyant ; en effet, les durées de gestation ou d'absorption de leurs effets de la part du système économique, en général, ne seront pas égales pour toutes les innovations d'une époque déterminée. Il

(8) Je remarque que, sous certains aspects, l'opinion de SCHUMPE-
TER se rapproche de celle que TOOKE et MARSHALL avaient auparavant
exprimée ; le premier se référait à la longue inflexion des prix qui
suivit les guerres napoléoniennes ; le second à l'inflexion des trente
dernières années du siècle passé T. TOOKE, *A History of Prices*, vol.
II, p. 348-349 ; A. MARSHALL, *Official Papers*, p. 5 et 12.

y en aura qui dureront pendant une période relativement longue ; à côté, d'autres seront entreprises et suivront leurs cours sur le dos des ondes créées par les premières, pendant des périodes plus brèves (*Business cycles*, p. 166-7).

Pour Schumpeter l'examen du développement économique moderne présente trois problèmes : 1) Isoler et individualiser chacune des innovations qui se développent simultanément, mais qui s'étendent sur des périodes très diverses ; 2) démontrer l'unité fondamentale du processus d'origine de chaque innovation ; 3) démontrer que des innovations déterminées donnèrent l'impulsion principale à des cycles, à leur tour, bien déterminés et statistiquement distincts. Pour pouvoir accomplir une telle analyse, Schumpeter pense qu'il convient de choisir, d'abord, un nombre déterminé de cycles. Comme on le sait, il en choisit trois ; il appelle « Kitchin » les cycles de courte durée (approximativement 40 mois), « Juglar » ceux de durée moyenne (8 à 10 ans) et « Kondratieff » ceux de longue durée (50 jusqu'à 60 ans) (9). Un tel choix, il nous en avertit, ne constitue pas une hypothèse, mais seulement une « décision » ; Le schéma des trois cycles peut être considéré simplement comme un expédient utile pour l'exposé de la question » ; une des raisons de son choix « est d'avoir un représentant des familles de cycles brefs, moyens et longs » ; « finalement, dit-il, on a pensé qu'il était raisonnable que chacun des cycles à choisir eût un sens historique et statistique défini » (op. cit. p. 169-70).

Le dernier point requiert notre attention. Ici, en réalité, une hypothèse est proposée. En la rapportant au cycle long, on peut l'exprimer ainsi : « Les historiens de l'économie moderne insinuent que certaines longues périodes présentent des caractéristiques particulières, qui les distinguent des périodes précédentes et des suivantes ; les statistiques montrent que, durant ces périodes, l'allure quantitative des divers élé-

(9) Bien avant de publier les *Business Cycles*, SCHUMPETER était convaincu de l'intérêt qu'il y avait à adopter un schéma de trois cycles. Dans l'établissement du diagnostic de la grande « dépression », il suggère que sa gravité peut être expliquée, dans une grande mesure, par le fait qu'elle résulte de la chute simultanée des trois cycles (« The Present World Depression : A Tentative Diagnosis », *American Economic Review* 1931, suppl. p. 179).

ments qui composent le système économique présente, elle aussi, des caractéristiques particulières : elle tend à monter dans une première période et à descendre ou à monter moins rapidement dans une seconde période. Pour expliquer conjointement ces phénomènes, je propose d'émettre l'hypothèse qu'ils sont fondamentalement dûs à des découvertes déterminées. » Ces découvertes, spécifiquement, seraient : 1) celles qui ont été entreprises et réalisées durant la période dite de « révolution industrielle » et qui, au moins en Angleterre, consistèrent surtout dans l'introduction de nouvelles machines dans l'industrie textile ; 2) la construction des lignes ferroviaires dans la seconde moitié du siècle dernier ; 3) plus récemment l'électricité, la chimie et les moteurs, Schumpeter résume, d'une manière incisive, son hypothèse dans la formule suivante : « Chaque cycle long consiste dans une révolution industrielle et dans l'absorption de ses effets ».

Dans le cours de son ouvrage, Schumpeter analyse trois « révolutions industrielles » — trois cycles longs — Nous devons nous demander si son analyse peut être considérée comme satisfaisante, c'est-à-dire si elle parvient à donner une base certaine à l'hypothèse examinée.

Il est très difficile de répondre à cette question. Schumpeter insiste sur la nécessité d'examiner particulièrement le « *modus operandi* » de chaque découverte ; mais souvent il se borne à donner des explications, à citer des dates ou des faits : pour l'examen analytique, il renvoie à des monographies spéciales et ne fait pas lui-même de recherches. Ces lacunes, dont Schumpeter était pleinement conscient, sont plus que compréhensibles dans une œuvre comme la sienne.

Mais il y a un point qui, plus que les autres, peut nous laisser perplexes. Dans son « *Modèle théorique* » — et souvent, par la suite — Schumpeter fait ressortir que, des quatre phases qui constituent le cycle économique, la phase la plus importante, à son avis, celle (pour nous référer aux cycles longs) durant laquelle la « révolution industrielle » s'est préparée, est la première :

Dans les périodes de déclin, de dépression et de reprise... les œuvres commencées au cours de la phase de prospérité, s'achèvent et se développent pleinement ; elles déterminent ainsi une réorganisation générale de l'industrie et du commerce, la totale exploitation des possibilités nouvellement créées et l'élimination des éléments

dépassés ou incapables d'adaptation. (*Business Cycles*, p. 254).

La raison pour laquelle on trouve plus de « révolution » dans la période qui suit la guerre (Schumpeter fait allusion à la première guerre mondiale), c'est précisément que les résultats apparaissent ordinairement dans les phases descendantes plutôt que dans la prospérité, exactement comme cela doit se produire dans notre modèle (Ibid. p. 397).

On s'attendrait donc à ce qu'il analysât à fond et dans ses aspects les plus particuliers, la première phase des « grandes » découvertes, celles qui auraient donné l'impulsion fondamentale à chacune des trois « révolutions industrielles », même s'il avait dû pour cela réduire ou même abandonner l'examen ou la description des découvertes ou des industries mineures. Or, ces analyses apparaissent plutôt moins approfondies que les autres (Chap. VI, Section D., Chap. VII, Sect. C et sect. E). Pour le second et le troisième cycle long, Schumpeter rapporte diverses séries statistiques ; mais il ne présente systématiquement aucune donnée relative à l'industrie ou aux industries qui, selon sa conception, jouent le rôle dominant. Le contraste devient particulièrement évident dans l'analyse du troisième cycle long : Schumpeter consacre plus de la moitié du second volume aux phases descendantes (1919-1938), tandis qu'il fait une analyse brève et schématique de la phase ascendante (1897-1914). Comme le manque d'informations ne peut justifier cette disproportion, on est obligé de penser que Schumpeter a laissé passer une excellente occasion de démontrer, avec une plus grande force persuasive, l'unité fondamentale (ce qui était essentiel pour sa conception) des « processus industriels et commerciaux qui constituent la troisième révolution industrielle ».

L'examen analytique des cycles de durée moyenne et brève, c'est-à-dire des cycles dont la durée ne dépasse pas une douzaine d'années, nous apparaît beaucoup plus satisfaisant. Si des motifs de doute ou d'insatisfaction pour l'insuffisance de l'examen analytique subsiste, dans le cas des « cycles longs », ils ne peuvent que nous pousser à approfondir la question. La voie tracée par Schumpeter semble plus que féconde.

5. -- La question délicate que les Etudes de Pareto et de

Kondratieff avaient posée et que l'ouvrage de Schumpeter met de nouveau en évidence, celle pour laquelle, peut-être, les cycles longs ont suscité tant d'intérêt et de discussion, c'est la question de la périodicité de ces cycles. Son importance apparaît évidente, quand on considère les « caractéristiques empiriques » des cycles longs. Nous en rappellerons seulement deux : durant les lentes phases ascendantes de ces cycles, les années de « prospérité » furent plus nombreuses que les années de « dépression », tandis que durant les longues phases descendantes, ce fut le contraire et les dépressions persistantes les plus graves se produisirent (10).

Quelle est l'attitude de Schumpeter devant cette question ?

Bien qu'il soit très prudent et aille jusqu'à affirmer que « son schéma ne permet pas les extrapolations et encore moins les prévisions », il montre, néanmoins, qu'il croit à l'existence d'une certaine possibilité d'extrapolation. A la fin de son ouvrage il écrit :

Si l'on peut se fier à notre schéma, les phases de reprise et de prospérité devront être plus accentuées, les phases de déclin et de dépression moins accentuées durant les trente prochaines années qu'elles ne l'ont été au cours des vingt dernières.

(10) BURNS et MITCHELL dans leur récente recherche confirment, avec certaines réserves toutefois, la première de ces deux caractéristiques, mais en ne la reliant qu'avec les variations de longue durée des prix (*Measuring Business Cycles*, cit. p. 437-440). Quant à la seconde caractéristique, il ne semble pas que personne mette en doute que les plus graves dépressions de l'histoire économique moderne furent celles qui se produisirent durant les phases descendantes des cycles longs ou, si l'on préfère, durant les inflexions de longue durée des prix (la première grande dépression est celle de 1825-1830 ; la seconde celle de 1873-1878 ; la troisième, celle de 1929-1934).

Un avertissement. Il paraît opportun de limiter la question de la périodicité des cycles longs aux deux caractéristiques empiriques rappelées ci-dessus. A ces deux caractéristiques, on peut, peut-être, en ajouter une autre : les périodes de longue ascension ont été des périodes très prospères pour l'agriculture, tandis que, durant les longues inflexions, on observa les « dépressions agricoles » persistantes et bien connues. Nous devons donc nous rappeler que les cycles — qu'ils soient longs ou brefs — ne se manifestent pas dans un système mécanique, mais dans un organisme qui évolue et se transforme. Il est clair que la question de la périodicité doit s'entendre de cette manière.

(Il est intéressant de confronter une telle prévision avec celle, opposée, exprimée par Pareto vingt-six ans plus tôt.)

Dans la préface, écrite en avril 1949, à la seconde édition anglaise du volume *Capitalism, Socialism and Democracy*, Schumpeter exprime, en substance, la même idée :

Certains économistes européens formulent le pieux souhait de l'avènement d'une chute spectaculaire aux États-Unis — différente d'une crise de réadaptation — et qui sera un coup de grâce pour le capitalisme. Ce souhait ne sera probablement pas exaucé, quoi que fasse la politique américaine, eu égard aux vastes possibilités qui, sans équivoque, se profilent dans l'avenir immédiat.

Les « vastes possibilités » auxquelles il fait allusion sont, naturellement, celles ouvertes par les grandes découvertes qui sont en train de se développer et dont il avait déjà signalé quelques exemples dans les *Business Cycles* (p. 1024-5).

Dans la communication qu'il a faite à l' « American Economic Association », le 30 décembre 1949, « *The March into Socialism* » (11), son idée réapparaît (p. 452-3 du volume des Comptes rendus). Mais, cette fois, il donne un plus grand relief à deux facteurs qu'il a l'habitude de considérer dans les « *Business Cycles* » comme « extérieurs » au processus productif : la pression des salaires et l'expansion des dépenses publiques. En tenant compte de l' « atmosphère sociale » qui s'est peu à peu constituée, ces facteurs, selon Schumpeter, auraient tendance à persister et même à s'intensifier, devenant la source d'une « continuelle pression inflationniste » ; une telle pression, à son tour, aurait à la longue, sur la structure sociale, « les mêmes effets que tout économiste compétent attribue habituellement, dans des périodes plus brèves, aux inflations rapides » ; elle pousserait des couches sociales toujours plus grandes vers des positions radicales, sinon tout à fait révolutionnaires, et accélérerait ainsi « la marche vers le socialisme ».

La communication que j'ai rappelée confirme que Schum-

(11) La communication qui, sous ce titre, a été publiée dans les comptes rendus de la 62^{me} réunion de l' « American Economic Association » a été tirée de notes éparses : le 7 janvier 1950 SCHUMPETER était en train de les rassembler lorsqu'il mourut subitement dans la nuit.

peter, à partir de la publication de l'ouvrage « *Capitalism, Socialism and Democracy* » a porté son intérêt de plus en plus vers l'étude des tendances (de durée pour ainsi dire très longue) inhérentes à la constitution globale de la société moderne. Il ne semble pas qu'après la guerre il ait repris l'étude systématique des caractères spécifiquement économiques de l'évolution des Etats-Unis pour voir si elle pouvait, en quelque manière, être interprétée à l'aide de son schéma.

Le problème mérite d'être étudié ; il peut, il doit même être examiné plus largement.

Déjà, avant la guerre, la structure des pays que l'on a l'habitude d'appeler capitalistes avait subi des changements profonds ; la guerre les a sans doute considérablement accentués et en a déterminé d'autres. Maintenant, nous devons nous demander si, dans les nouvelles conditions, le mouvement cyclique, typiquement issu d'un système d'entreprises privées, se manifeste encore ou a la possibilité de se manifester ; autrement dit, nous devons nous demander s'il existe encore un problème des cycles économiques.

L'auteur de ces lignes a examiné le problème, et a cherché à interpréter l'allure de l'économie américaine pour voir s'il s'y trouvait des traces de mouvement cyclique. Il a examiné de nombreuses séries statistiques mais il a fait seulement des observations fragmentaires — et non pas une étude systématique — sur les variations (déterminées par des « découvertes » et par d'autres facteurs) qui se sont produites et sont en train de se développer dans la structure de l'économie américaine ; il considère donc ses conclusions comme provisoires et de peu de valeur.

Si l'économie américaine apparaît nettement dominée par la politique gouvernementale, notamment par les dépenses provoquées par le Plan Marschall, et plus encore par les armements, l'auteur de cet article soutient que des traces de mouvement cyclique apparaissent et qu'elles peuvent être déterminées. Elles semblent plus évidentes, dans le cas des cycles brefs, ceux que Schumpeter appelle « Kitchins » (le déclin, puis la légère dépression de 1949 peuvent peut-être être interprétés comme une chute du cycle bref ; néanmoins, celui qui étudie le mouvement cyclique doit observer que le déclin commença et se poursuivit *malgré les énormes et croissantes dépenses publiques*). Les traces du cycle moyen (« Ju-

glar ») semblent beaucoup plus incertaines. On ne peut évidemment rien dire du problématique cycle long. Mais, si Schumpeter avait raison, s'il était vrai que, en profondeur, une nouvelle « révolution industrielle » tendait à se développer — un nouveau « cycle long » — la pression inflationniste devrait être considérée comme un problème dominant, pour de nombreuses années, les politiques économiques adoptées par les différents gouvernements (sans considérer, bien entendu, l'hypothèse d'une troisième guerre mondiale).

6. — On ne peut pas dire que le problème des « cycles longs » soit résolu. Après l'ouvrage de Schumpeter, on ne peut plus l'aborder, comme on l'a fait à l'origine, en essayant simplement d'élaborer les statistiques les plus disparates ; il faut étudier, l'un après l'autre, les processus productifs qui se développent dans les sociétés modernes, dans le but (très difficilement accessible sans aucun doute) de parvenir à une vision organique de longue durée. Il peut arriver que plus l'on avance dans cette voie et moins l'on croit à « l'existence » des cycles longs. Mais le chemin n'aura pas été parcouru en vain.

Paolo Sylos LABINI.

Traduit par Geneviève VAILLAND
